

M. J. Raymond Denault
19 rue Le Royer Ouest
Montreal

fev.

Le Bien Public

ORGANE DU RÉVEIL TRIFLUVIEN

Soixantième année
Trois-Rivières No 47
Vendredi, le 26 Novembre
1971
1563, rue Royale
Trois-Rivières, Qué.

Enregistrement
numéro 0475
Courrier de la
Deuxième classe
Port de retour garanti
Abonnement: \$3.00
par année
La copie: 10 cents

Dernier espoir

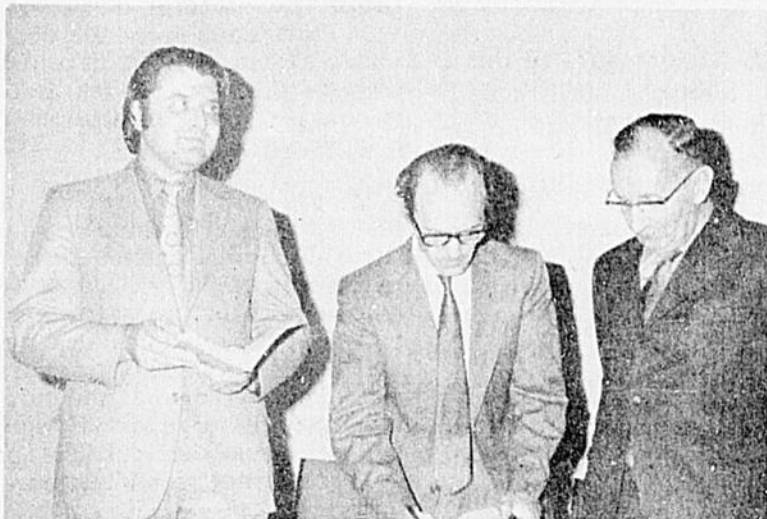
Le dernier congrès du Parti Libéral du Québec nous a encore une fois démontré avec évidence jusqu'à quel point nos partis politiques manquent d'honnêteté envers le peuple, soi-disant souverain. Tout n'a pas été mauvais à ce congrès, loin de là. Il s'y est manifesté un esprit de renouvellement qu'on eût souhaité plus vigoureux. Hélas ! Derrière des apparences fumeuses d'ouverture démocratique, de tendance à la participation, se camouflait tout un système souterrain de commandos détachables à volonté, dont la mission consistait à bloquer les "méchantes" résolutions, comme celle de la nationalisation des mines. Ce fut un congrès de siffler, tout comme celui des autres partis traditionnels, tant à Ottawa qu'au Québec. Ainsi, par des comportements aussi surnois, les par-

tis politiques étouffent eux-mêmes le soupçon de crédibilité qu'on leur accordait encore. D'ailleurs, les problèmes ne se règlent plus au niveau de l'Assemblée Nationale, et c'est à se demander si nos députés, dont plusieurs sont valables, ont encore une utilité autre que celle de couper des rubans. Et même cette habitude-là se perd.

Qu'on le veuille ou non, les problèmes se règlent et se régleront, du moins c'est la tendance actuelle, par des pressions populaires.

Nous devons manifester plus d'exigence pour toutes les choses qui relèvent de la politique et du maniement des affaires publiques. Car c'est là un domaine où se concentrent désormais toutes les possibilités vitales de la nation.

GUY GODIN



Le lancement du volume de M. Julien Naud, "Structure et sens du symbole", et de celui de M. Alexis Klimov, "Dostoïevski", a eu lieu mardi, le 16 novembre dernier, au pavillon Michel-Sarrasin, à 19 hres, en présence d'invités de marque. L'ouvrage a été édité en Belgique par la maison Desclée. M. Julien Naud est professeur au département de Philosophie de l'UQTR. On le voit en train de dédicacer son ouvrage. A ses côtés M. Alexis Klimov, dont il sera question plus tard, au sujet d'un nouveau livre portant sa signature, sur Dostoïevski, qui vient de paraître chez Seghers, à Paris, et le directeur du département de philosophie, Jean Langlois.

OUVERTURE OFFICIELLE DU PAVILLON DAGENAIS



L'ouverture officielle du Pavillon Dagenais dont la Corporation "Les Deux Rives", avait pour tâche de réaliser le projet, soit un Centre d'Entraînement à la vie, avait lieu en fin de semaine. Près de trois cents enfants de notre milieu ont actuellement besoin d'un hébergement. Un budget de l'ordre de \$1,895,200 fut nécessaire pour réaliser le projet et plusieurs spécialistes sont requis pour la bonne marche en plus d'organismes consultants. La politique du pavillon tend à favoriser le maximum d'homogénéité dans la formation de groupes d'enfants. Sur la photo, nous pouvons identifier M. Fernand Paquet dir. gén., M. Jacques Giguère, dir. des services à l'enfance, M. Y. Laplante, dir. des services adm. et Georges Laviolette, prés. (A.B.)



Sept villes de la région ont reçu du Club Automobile un rapport sur la protection qu'accorde chacune d'elles à la sécurité des piétons. Cap-de-la-Madeleine a reçu pour sa part une citation spéciale pour n'avoir connu aucune mortalité chez les piétons en 1970 en plus de continuer à réduire son nombre d'accidents. Shawinigan de son côté fut cité pour l'augmentation de son travail de prévention des accidents, tandis que Trois-Rivières s'est vu attribuer une citation pour n'avoir pas eu à déplorer d'accidents de piétons au cours des quatre dernières années. Sur la photo, nous apercevons M. Claude Dufresne des Relations Extérieures faisant la remise d'une plaque honorant le chef Guy Blanchet, du Cap-de-la-Madeleine en présence des chefs de police et des journalistes présents. (A.B.)



A l'ouverture des salles de réception et de banquets du chic restaurant Le Centurion plusieurs invités spéciaux rehaussaient de leur présence, cet événement. Nous reconnaissons: le maire Gilles Beaudoin, de Trois-Rivières, le propriétaire M. Marcel St-Laurent, Louise René de Cotret, présidente de l'Alliance française, le maire J.-Réel Desrosiers, du Cap-de-la-Madeleine.

Une nouvelle édition des Mémoires de Phil.-Aubert de Gaspé

L'Illettré

C'est une heureuse idée que de rééditer les *Mémoires* de Philippe-Aubert de Gaspé, auteur du célèbre roman *Les Anciens Canadiens*.

L'ouvrage était depuis longtemps introuvable, sauf dans les anciennes bibliothèques, publiques ou privées.

L'auteur avait quarante-vingt ans quand il parut à Québec, trois ans après son roman, qu'on dit le premier roman canadien-français, mais qui ne l'est pas.

Il parut en 1863, un an après celui d'Antoine Gérin-Lajoie; *Jean Rivard, le défricheur*, qu'on lisait dans le recueil si longtemps populaire chez nos pères: *Les Soirées canadiennes*.

Dans ses *Anciens Canadiens*, de Gaspé essaye de rassembler ses souvenirs, même ceux de sa plus tendre enfance, et de les présenter sous forme de récit où il met en présence, peu après la conquête, des personnages d'origine française et des sujets de langue anglaise.

I avait plus de soixante-dix ans, quand il rédigea son roman, prenant à son compte le mot de Charles Nodier: "Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées."

Le roman parut en 1863 et l'auteur, déjà rendu à soixante-dix-sept ans, conclut qu'il n'avait pas dits la moitié de ce qu'il avait en tête.

C'est alors qu'il se mit à ses *Mémoires*, où il recueillait tout ce qu'il put de reminiscences.

Ce qui nous mène assez loin dans le passé, de Gaspé ayant vu le jour en 1786 et riche d'une mémoire dépassant l'ordinaire.

* * *

Alors que son roman est à la fois historique et de mœurs, ce qui lui vaut parfois des entraves, l'auteur garde une entière liberté dans les *Mémoires* et il ne s'en prive pas.

On a tôt conclu, avec le recul des années, que son second ouvrage offre plus d'intérêt que le premier, affubulation donnant l'illusion du vrai.

Dans ses *Mémoires*, de Gaspé dit tout ce qui lui vient à l'esprit, sans pour cela pécher par médisance ou calomnie, et s'il est quel- qu'un, en cours de route, qui en prend pour son rhume, c'est l'auteur lui-même.

Car il ne se ménage point, et l'on sait qu'il raconte dans ses *Anciens Canadiens* l'aventure qui lui valut quatre années de prison, de 1838 à 1841.

Une fois reçu avocat, il se sentait peu de goût pour l'exercice du droit, et il accepta à Québec le poste de shérif, devenu, vacant en mai 1816.

De ce moment, ses affaires allèrent de mal en pis.

Il était riche de famille, il touchait des émoulements réguliers, et il se mit à dépenser à deux mains, tant pour lui que ses nombreux amis.

Incapable de refuser un service, il prêta de l'argent à droite et à gauche, endossa des billets, multiplia les

LE SYMBOLISME INTERESSE TOUT LE MONDE

Mardi le 23 novembre, nous écoutions, passifs, une conférence au pavillon Michel-Sarrasin (Grand Séminaire) de l'U.Q.T.R. — Le docte professeur Dobbs nous entretenait du "symbolisme vu par l'Amérique du Nord". Cet éminent docteur en Lettres comparées nous parlait dans un langage hermétique, inaccessible à la critique. Il commentait les diverses écoles poétiques et établissait un rapport entre les poètes canadiens-français, canadiens-anglais et américains. Cet érudit au savoir encyclopédique prépare un doctorat d'état à la Sorbonne. Le doctorat d'état est le grade le plus élevé dans le monde des Lettres dont puisse s'enorgueillir un professeur doublé d'un gendeletrés. Sa feuille de route était si chargée, qu'il serait impossible de toute la détailler.

Malgré tout, l'intérêt de la conférence résidait dans originalité de sa présentation. Ainsi, M. Dobbs, en éloquent orateur, a pris place à la table, sur l'estrade, et a commencé une lecture savante et monotone, ponctuée de quelques tics nerveux. Au-delà de l'ennui visible sur les visages de ciré, nous percevions une suite interminable et cumulative de citations impersonnelles. Seule une culture éprouvée pouvait se permettre un tel jeu.

Cependant, ce qui frappait l'imagination des auditeurs ensommeillés, c'est que M. Dobbs dénigrait nos plus illustres écrivains tels Anne Hébert et Saint-Denys Garneau. M. Dobbs nous a affirmé, même, que nos écrivains les plus avant-gardistes, soit Réjean Ducharme et son oeuvre *L'avalée des avalés*, Hubert Aquin et son incomparable *Trou de mémoire*, Marie-Claire Blais et son virulent *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Pierre Vallières et *Nègres blancs d'Amérique* n'étaient que des pastiches d'écrivains anglais qu'il a d'ailleurs nommés, tenant à étayer sa thèse d'une surabondance de preuves.

cautionnements, avec ce résultat qu'un jour il s'éveilla ruiné, sans un sou vaillant, devant plus qu'il ne pesait, incapable de donner satisfaction à ses créancier.

Ce que voyant, ceux-ci portèrent plainte et virent à le loger en prison.

* * *

C'est que de Gaspé, tenant mal ses livres, ou ne les tenant pas, s'aperçut qu'il mêlait volontiers ses affaires personnelles et celles de son bureau, et que, sans le vouloir, il se trouvait défalcaire de 26,000 louis.

Seul le juge Panet se rendit compte du gouffre qui s'ouvrait, et il s'empressa de lui remettre ce qu'il lui devait.

Les autres amis disparurent, comme rentrés sous terre, et de Gaspé fut seul à faire face à la musique, ni martiale ni gaie.

Il ne lui restait que la maison familiale de Saint-Jean-Port-Joli, qui ne lui appartenait pas, mais dont il avait la jouissance à titre d'usufruit inaliénable, et c'est là qu'il se réfugia avec femme et enfants, donnant

A première vue, c'était le comble ! Ainsi, par toutes sortes de détours, ce M. Dobbs nous avait démontré quelque chose. Nos intellectuels les plus extrémistes en littérature n'étaient que de petits écrivailleurs, en mal d'imitations, soigneusement camouflées. L'insulte avait-elle été menée jusqu'au bout ?

Erreur ! Nos amis, les Anglais, nous avaient devancés, d'accord. Leurs idées n'en étaient pas pour autant nouvelles. La littérature, aussi bien que l'histoire, est cyclique. Les écrivains d'ailleurs, dans leur empressement, n'ont sans doute pas rendu aussi bien que nos romanciers et poètes québécois, un sujet quel qu'il soit. En littérature, peu importe le sujet, ce qui compte, n'est-ce pas la façon de dire ?

Cet aveu choquant n'infirme en rien la qualité certaine de M. Dobbs. Son érudition nous a grandement éberlués. Il faut admettre, avec bonne foi, que son exposé était accessible à très peu de personnes, étant donné sa recherche évidente. Ainsi la venue de cet exégète de classe n'était sans doute pas motivée; d'ailleurs, la salle était pratiquement vide. On a pris Trois-Rivières par surprise. Tout de même, il ne faut pas trop demander à nos gens instruits.

Les responsables du module de Langues Modernes, ont visiblement voulu frapper un grand coup pour impressionner les élèves, en les mettant en présence d'un monument de science. Ce fut tout simplement, pour les quelques auditeurs, une plongée silencieuse et effrayée dans le maelstrom de la connaissance.

Néanmoins les sages du module songent sans doute à la venue prochaine de plusieurs conférenciers valables, mais à quel prix ? . . .

Enfin, je retiens de cette soirée la même satisfaction qu'à la suite de la lecture d'un livre d'histoire littéraire.

ALAIN DUFAULT

à Québec, et c'est là qu'il mourut le 2 janvier 1871, âgé de 84 ans.

L'Illettré

(1) Editions Fides, Montréal.

Le Japon et les animaux

Le Japon vit déjà comme en l'an 2,000, et c'est bien malheureux pour les amis des bêtes. Il n'y a presque plus de Chiens dans les villes, tellement la circulation est dense et les appartements minuscules.

Dans la ville de Nara cependant, à une quarantaine de kilomètres de Kyoto, les animaux sont encore nombreux. Là, il existe un vaste parc, jalousement préservé, où vivent en liberté quelque 800 Cerfs.

Depuis plusieurs siècles, ces magnifiques animaux y mènent une vie paisible, à l'abri des

chasseurs. Malheur à celui qui oserait y toucher ! Il y a une centaine d'années, l'Homme qui tuait un Cerf, même par mégarde, était mis à mort. Dans ce temps-là, les habitants de Nara se levaient très tôt, pour s'assurer qu'il n'y avait pas de cadavre de Cerf devant leur porte. En effet, celui qui avait tué un Cerf allait le déposer devant la porte de son voisin, pour le faire accuser à sa place !

(D'après l'hebdomadaire *Découvrir les animaux*, Larousse).

LA BANQUE ET LE COMMERCE

par
Louis-Paul Béguin

Forme fautive
gérant de banque
à date

passé dû payé (sur une facture acquitée)
mettre des comptes en collection
auditeur

Forme correcte
directeur de banque
à ce jour, jusqu'à maintenant
en souffrance (compte) pour acquit
effectuer le recouvrement (de sommes)
vérificateur (des comptes)
expert-comptable

POUR UN SERVICE
PROMPT ET
COURTOIS

LUCIEN
DEFOY

"Huile à chauffage"

ENTRETIEN
ET RÉPARATIONS
de brûleur à l'huile

691 Hertel,
Trois-Rivières

Tél. : 375-9666

NE L'OUBLIEZ PAS

LA CROIX-ROUGE



AGIT EN VOTRE NOM

POUR LE BIEN PUBLIC

LES COMMENTAIRES

de PIERRE VILLEMURE

L'ACTION VA DE L'AVANT

Après avoir subi une sorte d'éclipse temporaire au cours des deux dernières années, le quotidien L'ACTION, de Québec, voit de nouveau son astre resplendir et son influence se répandre avec une vigueur renouvelée. Depuis le nouveau départ qu'il a pris en septembre dernier, sous le nom D'ACTION - QUEBEC, ce journal n'a cessé de croître en popularité et d'étendre peu à peu son rayonnement au sein des masses, principalement dans la Capitale québécoise, pivot naturel et centre d'attraction de l'Est de la Province. A l'instar du Devoir, L'ACTION-QUEBEC a un rôle extrêmement important à jouer auprès de notre population. Elle semble pleinement comprise puisque, après avoir subi une cure de rajeunissement totale et s'être lancée énergiquement à la conquête d'une puissance nouvelle, elle voit, après quelques mois seulement d'un travail intense et soutenu, reflorir ses lauriers. Longue vie à L'ACTION-QUEBEC, un journal qui a déjà bien mérité du peuple québécois !

"REVEZ-NOUS VOIR, ET NE COMPTEZ PAS LES FOIS !"

Les chefs d'Etats se voient de plus en plus ces années-ci, multipliant les manœuvres et les courbettes, et déployant toutes leurs séductions pour se créer de nouveaux appuis, conclure de nouvelles alliances, apaiser certaines tensions et jeter un habile coup de sonde dans les ambitions et l'orientation de leurs partenaires, présents et futurs.

D'où ce va-et-vient phénoménal, cette bougeotte permanente qui se manifeste actuellement chez les grands de ce monde. Ce qui fait que le championnat des voyages à l'étranger, que détient toujours le premier ministre Trudeau, est sérieusement menacé depuis que les Russes et les Américains se sont mis de la partie.

Il faudrait de toute urgence que M. Trudeau organise une nouvelle tournée et qu'il reprenne la route vitem,

s'il ne veut pas se faire voler la vedette d'une façon durable par ses compères. Connaissant le sens aigu de la publicité qui le caractérise, on peut être certain que M. Trudeau mijote quelque tournée triomphale qui lui permettra de défrayer à nouveau les manchettes dans la presse internationale.

Mais au rythme où les voyages de M. Trudeau se sont multipliés depuis son accession au pouvoir, il ne restera bientôt plus un coin de terre où il n'aura pas posé les pieds sur la planète. S'il ne veut pas revenir constamment sur ses pas, M. Trudeau en sera peut-être réduit, à plus ou moins brève échéance, à visiter la Lune lors de la prochaine exploration spatiale sur notre satellite.

Visiter la Lune ! Il fallait y penser ! Voilà la solution toute trouvée. Avec un voyage sur la lune, notre commissaire-voyageur national peut être assuré de damer le pion — et d'une façon durable — à tous ses concurrents terrestres ! Gageons qu'il y a déjà songé. . .

BEAUCOUP DE VENT POUR RIEN ?

Point n'est besoin de répéter que les commissions dites "royales d'enquête" coûtent cher aux contribuables, et qu'elles donnent souvent moins que rien comme résultats tangibles, au grand dam des citoyens qui en attendaient monts et merveilles. Ainsi en est-il des magistrales enquêtes sur le bilinguisme et le biculturalisme au Canada, de même que sur l'état de la langue française au Québec, enquêtes dont on a néanmoins claironné l'importance à tous vents au moment où elles ont vu le jour.

Après le gouvernement d'Ottawa, qui a passé constamment par-dessus ou par-dessous les conclusions de la sacro-sainte Commission Laurendeau-Duntan — communément appelée Commission B & B —, c'est maintenant au tour du gouvernement du Québec de passer régulièrement à côté des travaux de la non moins sacro-sainte Commission Gendron.

Il est à se demander si la population, que l'on inonde

Déviations syndicales

Le temps semble venu de se poser certaines questions sur l'évolution du syndicalisme nord-américain et de sa part de responsabilité des difficultés économiques-sociales que connaît la société actuelle.

On sait que de fortes tensions s'exercent au sein du mouvement syndical, tant aux États-Unis qu'au Canada, et surtout au Québec. A propos du comportement des grandes centrales, certains chefs n'ont pas hésité à le qualifier de pénible contrefaçon, de honteuse trahison d'un idéal qui s'effrite en revendications abusives. Un discours récent de Marcel Pélissier fustigeait ces déviations majeures qui faussent l'orientation sociale des départs. La recherche des gains immédiats, même par l'emploi de moyens discutables, a remplacé ce beau rêve de fraternité humaine qui avait suscité la naissance des premières unions ouvrières.

Au départ, le mouvement syndical se voulait une arme populaire, une force démocratique capable d'en imposer au système capitaliste par trop enclin à abuser ou à exploiter carrément la situation. Les syndicats connurent une époque héroïque, celle des luttes franches contre les grandes entreprises qui se virent bientôt forcées d'accorder des salaires raisonnables et de meilleures conditions de travail. Les esprits libéraux ont loué, comme il se doit, cette vaste croisade menée de bout en bout de l'Amérique pour la conquête des droits ouvriers. On peut dire que la montée des salaires dans le secteur privé s'est accomplie sans ces ruineuses surenchères qui causent aujourd'hui l'inflation. Le système économique s'avéra alors capable de l'assumer sans broncher.

Ce n'est qu'assez récemment que les choses ont commencé à se gâter dans le mouvement syndical. On nota alors, tant chez les chefs que chez les membres, une propension à se dissocier de la tourbe innombrable des non-syndiqués dont on aggrava rapidement les problèmes en provoquant un débalancement salarial dans le monde du travail. L'idéal de justice distributive, qui avait marqué les débuts, tournait rapidement à l'égoïsme des castes privilégiées, le syndicalisme se prenant alors pour un point d'arrivée plutôt que comme un moyen d'assurer un meilleur équilibre économique entre les forces de la nation.

* * *

L'embourgeoisement du mouvement syndical est aujourd'hui, l'un des phénomènes les plus pénibles à constater. On

ne recherche plus la lutte, à vrai dire, mais les succès faciles qui permettent la bonne vie. La période des conquêtes est donc révolue. Celle de l'exploitation systématique de certains secteurs mal défendus de l'embauche est commencée. Comment expliquer autrement que le mouvement syndical a presque délaissé la sphère de l'entreprise privée, pour se rabattre, presque exclusivement, sur le secteur de la fonction publique ?

Ces propos nous sont inspirés par la menace constante que de multiples syndicats font peser sur la collectivité abandonnée à elle-même par des administrations impuissantes, parce que trop directement rattachées à l'électoratisme.

Hier soir, le bulletin de nouvelles parlait de rumeurs de grèves chez les postiers et possiblement les cheminots et autres préposés aux transports en commun. Ce n'est rien si l'on a la certitude que tous les corps policiers, les milieux professoraux et hospitaliers sont mécontents et songent à la coercition. Et que dire de la lutte titanesque qui s'annonce chez nous, au Québec, entre l'état et ses 100,000 fonctionnaires !

Nous avons toujours favorisé une saine promotion syndicale. Nous nous demandons cependant si elle ne dépasse pas les bornes en exigeant de nos différents gouvernements, au niveau des salaires, un effort financier que supporte difficilement notre économie. Nous nous demandons également s'il est normal, dans une démocratie digne de ce nom, de tolérer cette forme de totalitarisme syndical qui, de nos jours, exige pour les innombrables catégories de fonctionnaires un traitement salarial bien supérieur à celui que l'on retrouve dans l'entreprise privée ?

A l'heure où l'Amérique toute entière connaît des difficultés financières qui lui viennent surtout de surcharges fiscales dont le poids n'en finit plus de s'accroître, ne serait-il pas temps que le syndicalisme repense sa politique et ses méthodes et qu'il remonte à son principe premier où il retrouvera le second souffle. Dans son effort de survie, la société du Québec doit pouvoir compter sur un syndicalisme largement populaire et réarmé à ses principes de bases, autrement elle connaîtra des bouleversements, voire le chaos au lieu d'atteindre sa pleine croissance et d'assumer ensuite les prérogatives de la maturité et de l'autonomie.

CLEMENT MARCHAND

continuellement sous une avalanche de livres blancs, noirs, gris, verts ou jaunes, ne devrait pas réclamer à cor et à cri la création d'une commission spéciale qui aurait pour mission d'enquêter royalement sur l'utilité des commissions royales d'enquête et l'usage que font nos

gouvernements de leurs travaux, une fois qu'ils sont terminés.

Cela coûterait encore quelques millions ; mais nous n'en sommes plus à un million près dans les dépenses occasionnées par les innombrables commissions gouvernementales !

REFLEXION PHILOSOPHIQUE

L'ordre établi a le droit de son côté tant qu'il n'est pas renversé par un autre ordre qui prend le droit de s'établir.

CHRONIQUE DE CERAMIQUE (3)

Technique de travail pour la terre glaise

- a) méthode d'amincissement
- b) façonnage au "colombin"
- c) travail en plaque de terre
- d) la boulette
- e) le coulage
- f) le tour

AMINCISSEMENT :

Cette première méthode consiste à procéder par l'amincissement d'un volume d'argile à l'aide de la pression des doigts.

Qu'il s'agisse d'une boule d'argile ou d'un gros colombin, le principe demeure de même: c'est en pressant uniformément les parois que l'on obtient l'épaisseur et l'effet désiré.

De magnifiques pièces de tailles différentes peuvent être réalisées par la superposition de gros colombins, lesquels sont amincis et dirigés vers la forme que l'on souhaite.

Cette méthode fort primitive donne à la pièce achevée un cachet artisanal et spécial grâce à l'ensemble des doigts qui se devinent sur les parois.

COLOMBIN :

La méthode de modelage la plus employée consiste à transformer un morceau de terre glaise en rouleaux. Ce rouleau prend aussi le nom de *serpent de terre*, *boudin de terre* mais il est plus connu sous le nom de "colombin".

Des poteries très anciennes, réalisées en Amérique au moyen de rouleaux de terre bien avant l'arrivée de Christophe Colomb ont été classées dans la période dite "précolombienne". C'est pourquoi le rouleau de terre prit le nom de *colombin*.

Prendre un morceau de terre, former une boule puis la rouler entre les doigts et la table de travail par un mouvement de va-et-vient. La terre s'allongera.

Les poteries réalisées au moyen de colombins se commencent par la confection du fond, puis on monte les côtés en enroulant comme une spirale le colombin. Au moment de l'emploi le colombin est enduit de barbotine.

PLAQUE DE TERRE :

On obtient des plaques d'assez grandes dimensions en aplatissant la terre à l'aide de la main ou d'un rouleau de bois. Il est important d'obtenir une égale épaisseur.

La méthode de travail par plaques permet de fabriquer des poteries en utilisant un patron. Les différentes parties sont ensuite rassemblées et collées à la barbotine.

Exemple de réalisation : un coffret.

LA BOULETTE :

Cette méthode servira pour la fabrication de poteries à partir de la méthode d'estampage (fabrication d'une poterie à l'aide d'un moule).

Prendre un morceau de terre glaise entre les mains et le faire rouler aux creux des paumes jusqu'à ce que la terre prenne la forme d'une bille. Aplatir les "billes" les appliquer sur le fond du moule et sur les parois en les superposant jusqu'à l'épaisseur désirée. Appuyer fortement avec les doigts de façon que la terre pénètre dans les plus petits détails du moule.

Avec cette méthode vous pouvez réaliser des poteries, des médaillons, des bas reliefs en plusieurs exemplaires.

LE COULAGE :

Cette méthode permet de confectionner "en série" un même modèle avec de la barbotine coulée dans un moule.

La barbotine doit avoir la consistance d'une crème fluide.

Couler cette barbotine jusqu'au ras du moule. Procéder doucement de façon à faire remonter les bulles d'air.

Attendre que la terre sèche. Dès que la poterie se détache d'elle-même du moule, commencer le démontage.

LE TOUR :

Cette méthode très caractéristique et très utilisée sera traitée dans une prochaine chronique.

A bientôt,

JEANNE D'ARC TOUPIN

LES QUATRE-VINGT-DIX ANS DE PICASSO

On fête cette année le quatre-vingt-dixième anniversaire du plus célèbre peintre du XXe si., Pablo Picasso. Ses oeuvres, qui ont atteint des prix fabuleux, égaux à ceux des plus grands maîtres anciens, dépassant 100 millions, sont recherchées des collectionneurs et des musées du monde entier. Le *Grand Larousse encyclopédique* retrace la carrière de cet artiste exceptionnel qui, depuis 1904, vit le plus souvent en France:

"De 1901 à 1904 datent ses tableaux de l'époque bleue, représentant des êtres misérables, dans une atmosphère de désespoir. De son séjour en Hollande (1905), il rapporte des toiles d'un style moins amer, où apparaissent des tons de chair: c'est l'époque rose, jusqu'en 1907. Il fait la connaissance, cette année-là, de Georges Braque, d'André Derain, et s'éprend avec eux des masques nègres et polynésiens; Cézanne aussi l'impressionne; il peint alors (1906-1907) sa composition des *Demoiselles d'Avignon*, considérée comme la pierre angulaire du cubisme; du cubisme analytique, il passe au cubisme synthétique et exécute, entre 1912 et 1914, des peintures et des dessins

entremêlés de matériaux divers (fragments de papiers imprimés, de verre, etc.). En 1917, il se rend à Rome, où Serge de Diaghilev monte *Parade*, de Jean Cocteau et Erik Satie; dont Picasso fera les décors et les costumes; il se convertit à l'esthétique gréco-romaine, peint des figures géantes, calmes, équilibrées, et dessine à la manière d'Ingres. En 1926, nouvelle métamorphose: Picasso sera surréaliste, pour explorer le domaine de l'abstraction pure, de 1929 jusqu'en 1935. En 1936, Picasso peint de nouveau des figures reconnaissables, mais disloquées, désarticulées, recomposées selon des rythmes violemment expressifs; c'est la période expressionniste; *Guernica*, qui décora la pavillon espagnol à l'Exposition internationale de 1937, en est le point culminant.

En 1944, Picasso, qui n'a jusque-là jamais exposé dans les Salons de Paris, est invité d'honneur au Salon d'automne. Il se retire dans le Midi, d'abord à Antibes, puis à Vallauris, dans son château de Vauvenargues, enfin à Mougins, où il se consacre, en même temps qu'à la peinture (sujets champêtres, virgiliens, mythologiques), à la sculp-

ture, qu'il avait pratiquée par intermittence depuis 1905, et à la poterie, dont il découvre alors les séductions; il avait entre-temps exécuté des lithographies et des illustrations. Son art s'est apaisé; dans d'heureux effets de lumière, l'artiste évoque, comme par jeu, les multiples phases de son évolution. Picasso est devenu le plus célèbre et le plus discuté des artistes contemporains; selon les uns, ce n'est qu'un peintre secondaire, qui, lorsqu'il n'a pas colorié des triangles et des cubes, n'a fait de plagier les maîtres et les styles les plus divers, de toute la variété des arts primitifs, y compris le dessin enfantin, aux chefs-d'oeuvre du classicisme; selon les autres il est le plus grand et le plus fécond des inventeurs plastiques qui ait jamais vécu. Son protéisme, sa démarche en zigzag, ses reniements et ses enthousiasmes successifs ont fait douter de sa sincérité, ont choqué, en tous cas, le cartésianisme français. Mais ses dons de plasticien sont indéniables, et, jusque dans l'outrance, une oeuvre de Picasso, quelle que soit son époque, garde un mystérieux caractère de charme."

Le centenaire de naissance de Paul Valéry

Paul Valéry est né à Sète le 30 octobre 1871. Pendant qu'il termine de brillantes études à Montpellier, il commence à écrire des vers, et se lie avec Pierre Louys, André Gide, collabore à de jeunes revues, notamment *La Conquête*. C'est à vingt et un ans que, au cours d'une crise spirituelle, à Gênes, il décide de rompre avec la poésie pour se consacrer à l'étude des mathématiques et de la philosophie. L'*Encyclopédie générale Larousse* retrace les principales étapes de la carrière de l'un des plus grands poètes français:

"Dès sa jeunesse, Paul Valéry avait fréquenté les mardis de Mallarmé, écrit des poèmes à la mode symbolistes et composé aussi quelques essais (*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, 1895; la *Soirée avec M. Tesete*, 1896). Un long silence succède à ces premières oeuvres: pendant vingt ans, Valéry s'astreint à une rigoureuse ascèse intellectuelle, et les joies de la pensée suffisent à combler cet homme de condi-

tion modeste, secrétaire du directeur de l'Agence Havas. La publication de *la Jeune Parque* (1917), suivie de celle de *Charmes* (1922), marque le retour de Valéry à la poésie et aussi son ascension immédiate à la plus haute réputation; "le Cimetière marin" devient vite célèbre. Cependant, rien ne diffère davantage du courant poétique contemporain, d'Appollinaire et des surréalistes, puisqu'on semble revenir à la poétique de Mallarmé. Mais l'hermétisme de Valéry est plus méditerranéen, et la musicalité de ses vers fondée sur des harmonies plus classiques; le poète, qui fait peu confiance à l'inspiration, pense que la création est oeuvre de l'intelligence tendue vers la recherche des moments privilégiés où se formule la "poésie pure".

Dense et concise, l'oeuvre poétique de Valéry tient en un petit volume. Quant à la prose, elle lui sert à modeler en un style rigoureux les mécanismes d'une pensée qui se veut aussi exacte que le raisonnement mathématique: *Eu-*

palinos ou l'Architecte (1923), *l'Ame et la danse* (1923), les cinq volumes de *Variété* (1924-1944), *Rhumbs* (1926), *Regards sur le monde actuel* (1931), *Mauvaises Pensées et autres* (1942) et les *Cahiers publiés à partir de 1963* témoignent des exigences d'un esprit avide de tout analyser en formules géométriques, sans cependant aboutir à des théorèmes. Comme Gide, Valéry se refuse à tout engagement, mais il se dégage de son oeuvre un humanisme d'un caractère un peu différent: en effet, les réalités actuelles risquent trop de faire douter de l'homme; aussi l'effort de Valéry consiste-t-il à faire abstraction de l'histoire pour raisonner dans l'intemporel et découvrir l'ensemble des possibilités qui habitent l'être humain. Scepticisme et confiance en l'homme se partagent l'esprit de Valéry, comme le laissent transparaître deux de ses personnages, M. Teste, qui revient dans plusieurs essais, et Faust, tel qu'il le représente dans son dernier message (*Mon Faust*, 1946).

en quelques mots

par Maurice Huot

En relisant Léon Bloy

Je ne le cache pas, je suis depuis fort longtemps un admirateur de Léon Bloy et je le reste. Léon Bloy n'a pas été aimé de plusieurs de ses contemporains parce qu'il s'opposait sans vergogne aux crapules, aux hypocrites de son temps. Bloy refusa les prébendes des flatteurs et se ferma volontairement les portes de périodiques qui eussent accepté sa prose vitriolique en retour de concessions auxquelles son caractère entier et absolu ne pouvait se soumettre.

Je relisais l'autre soir quelques-unes de ses *Histoires Désobligeantes* et, notamment, *La Religion de M. Pleur* qui aurait pu s'intituler les apparences sont souvent trompeuses. C'est l'histoire d'un homme qui vécut volontairement dans la misère pour tenter d'expié les crimes facilités par l'argent.

Dans cette page, Bloy se décrit lui-même, car il n'a jamais fait de concessions au vil métal. Sans doute des âmes frileuses trouveront-elles exagéré qu'un homme veuille consentir à passer toute sa vie pour un Shylock en protestation contre les abus de l'argent. Mais Léon Bloy en présentant son héros, M. Pleur trouve tout à fait légitime qu'un homme veuille donner un exemple de renoncement total à la grande puissance corruptrice de tous les temps, l'ARGENT.

Comme il y a des héros qui ont volontairement risqué leur vie sur les champs de bataille, dans des recherches scientifiques dangereuses, en mission d'évangélisation pourquoi n'y aurait-il pas, comme M. Pleur, des gens pour donner au monde de grandes et terribles leçons, afin de compenser pour les excès d'égaréments moraux dont la société moderne est si féconde. . .

Éliminer le moteur à essence

Dans certains milieux on croit que la lutte contre la pollution, devenue impérieuse, va ruiner ou couper les profits de vastes compagnies qu'on a laissé agir à leur guise à cause de la faiblesse de nos politiciens et peut-être aussi à cause de l'ignorance du tort que peut causer à la longue la contamination de nos eaux et de notre air. Non pas, car la lutte contre la pollution engendre la vente de nouveaux produits tout en révolutionnant l'aménagement des usines. La fabrication de nouveaux appareils, la mise en train de nouvelles méthodes sont toujours cause de nouvelles

sources de revenus. Ne craignons rien de ce côté-là.

Prenons par exemple la pollution de l'air par les autos qui brûlent de l'huile de l'essence. Il est évident que, surtout dans les grandes villes, la solution au problème réside dans la fabrication d'autos non polluants qui seraient les autos électriques propres et aussi silencieuses. Il y a plus de 70 ans selon un bulletin de nouvelles industrielles venu de Grande-Bretagne, que l'auto électrique a été inventée. L'on ne nous fera jamais croire que ces véhicules qui, au tournant du siècle, atteignaient les vitesses respectables de 50 milles à l'heure et plus, très suffisantes d'ailleurs dans nos villes encombrées, n'ont pu être perfectionnées à travers tant d'années.

La raison probable est que l'avènement généralisé des autos à moteurs électriques aurait ruiné l'empire du pétrole et que, pour se protéger, les grosses compagnies ont acheté toutes les patentes au cours des années. L'on aurait pu s'organiser avec les stations-service, organiser l'échange des batteries et le rechargement des accumulateurs dans les garages domiciliaires pour favoriser l'expansion de l'auto électrique. Mais enfin il se fait un déblocage sérieux de ce côté et plusieurs des grands de l'auto font actuellement des expériences très poussées, tant aux États-Unis qu'en Europe. Ces grandes compagnies n'ont rien à perdre à éliminer graduellement les autos à essence en faveur des autos électriques, car plusieurs de ces véhicules pourraient se vendre à des prix comparables aux autos actuelles. . .

Peut-être 15 p.c.

Une petite nouvelle qui est passée à peu près inaperçue ces jours derniers concerne les pouvoirs que le Sénat américain vient de consentir au gouvernement Nixon de hausser la surcharge de 10 p.c. sur les importations à 15 p.c. si la balance des paiements américains ne se redresse pas assez vite.

Si cela se produit les jérémiades des pays exportateurs vers les États-Unis vont augmenter de plus belle. L'administration Nixon a fait savoir qu'elle ne recherchait pas la guerre commerciale, mais elle pourrait cette fois l'avoir.

Au Canada on apprenait que l'Office de l'énergie a refusé les demandes de permis visant à exporter plus de gaz naturel aux États-Unis "en égard aux

besoins raisonnablement prévisibles de gaz au Canada". L'on sait que nombre de produits dont les États-Unis ont grandement besoin, notamment dans le domaine des matières premières, entrent aux États-Unis sans surcharge. Peut-être par des contre-offensives comme celle du gaz naturel que la guerre commerciale commence?

Ecrivains provinciaux

Au cours de l'éloge qu'il faisait de feu l'écrivain Georges Duhamel, le subtil Gérard Bauer, hélas, lui aussi décédé, écrivait dans *Le Figaro* que l'auteur de *la Chronique des Pasquier* était Parisien. Il ajoutait qu'il fallait noter cet accident de naissance, car, disait-il: "Dans le roman français cette distinction est rare, la plupart des romanciers français célèbres venaient d'en dehors de Paris". Ces derniers dont Stendahl, Balzac et Mauriac pour ne nommer que ceux-là avaient fait la conquête de la capitale par la force de leur talent, mais ils étaient provinciaux d'origine.

Cela fait songer que non seulement en littérature mais dans toutes les disciplines, c'est classique, les provinciaux les plus dégourdis ont toujours été fascinés par la grande ville et ont désiré y venir briller. Chez les Romains la grande punition pour les arrivistes était d'être refoulés à quelque poste aux frontières de l'Empire et d'être exilés de Rome. . .

Au Canada français, les exemples sont nombreux aussi de petits campagnards ou de citoyens de petites villes dont l'étoile est venue briller au-dessus de la Métropole. Je ne citerai dans le domaine des Lettres que Léo-Paul Desrochers que Berthier-en-Haut peut réclamer comme un de ses fils; Robert Choquette, ce Franco-Américain de Manchester; Marius Barbeau, illustre enfant de la Beauce; Jean-Louis Gagnon né à Québec, la plus importante de nos villes provinciales; Rina Lasnier qui illustre Saint-Grégoire d'Iberville; Alain Grandbois, issu de Saint-Casimir de Portneuf.

Mais combien est-il plus difficile de naître à Montréal et d'y percer. On n'est jamais prophète en son pays. Il faut parfois y mettre le double d'efforts et de talent, la concurrence y étant très serrée dans tous les domaines. Comment ajouter de la lumière en une ville où il en brille tant? L'on pourrait énumérer nombre de Montréalais qui ont tenté fortune ailleurs, même en d'autres pays. . .

Cravate ou collet romain ?

L'habit ne fait pas le moine, voilà l'argument des sécularisateurs, pour justifier l'abandon des costumes religieux et des signes extérieurs de la consécration à Dieu. Je réponds: L'habit distingue le moine (impose le respect); l'habit préserve le moine (tenté de se désacraliser); l'habit est un témoignage (signe de consécration). . . Le Soldat du Christ doit être fier de son costume, tout comme dans l'armée civile on est fier de son costume militaire (voilà un bon triomphalisme).

L'évolution des moeurs, dans notre société décadente, oblige prêtres et religieux-ses à simplifier parfois leur costume, pour circuler dans nos Babylones modernes. Alors, pour le prêtre, le costume civil (clergyman) est autorisé, mais il doit conserver au moins le collet romain, comme signe de son sacerdoce. Alors, la religieuse doit garder au moins un costume modeste (pas de mini-jupe, ni de bras nus), avec un signe de sa consécration à Dieu (croix ou médaille). Voilà le minimum qui s'impose. . .

Dans les pays de persécution, dans les milieux hostiles, où prêtre et religieux-se risquent d'être insultés ou brutalisés, occasionnant blasphèmes et mépris de la religion par leur costume, ils seraient évidemment autorisés à cacher leur identité. C'est la rare exception, dans notre pays encore un peu chrétien. . . Dans ce cas, braver la persécution par le costume religieux serait un témoignage héroïque. Cependant, il peut arriver que le costume religieux, en milieu hostile, soit un bouclier, une sauvegarde providentielle. En voici, un exemple frappant:

En novembre 1970, S. S. Paul VI arrivait aux Philippines en visite officielle. Il y eut réception solennelle devant une foule immense qui l'acclamait. Alors, un traître déguisé, nommé Mendoza, réussit à se faufiler jusqu'au Pape pour tenter de l'assassiner. Il le frappa avec un poignard, mais l'arme fut arrêtée par le collet romain que portait le Souverain Pontife. Si l'arme avait frappé un pouce plus haut

que ce collet, elle aurait attaqué la veine jugulaire du cou, et c'était la mort... S. S. Paul VI a été sauvé par son COLLET ROMAIN, ce qu'atteste le R. P. Vincent Danco, S.J., membre de la suite pontificale (Cf. *The Canadian Layman*. Ottawa, oct. 1971). On peut dire que ce collet du Pape est un symbole: le collet romain préservera les prêtres des attaques du diable.

Il y a des prêtres-à-cravate qui rejettent soutane et collet romain sans raison suffisante, pour plaire au monde. Ils oublient la parole de saint Paul: "Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas le serviteur du Christ" (Galates, 1, 10). A ces prêtres mondains, M. Emile Vincent adresse un reproche sévère:

"Le prêtre - à - cravate porte un signe extérieur de reniement du Christ, dont il est le ministre. De même la religieuse déshabillée: elle est un signe extérieur de reniement du Christ dont elle est l'épouse. . . Hier la soutane était devenue trop lourde; aujourd'hui, c'est le collet romain; demain, ce sera le célibat sacerdotal. Alors, il n'y a plus de place pour Dieu dans leur vie et leur enseignement." (Cf. *Journal La Tribune*, Sherbrooke, 11 nov. 1971) Ces paroles sont un écho du jugement sévère du Christ: "Quiconque m'aura renié devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux" (Matt. 10, 33).

Et encore: "Celui qui aura rougi de moi au milieu de cette génération pécheresse, le Fils de l'homme aussi rougira de lui, lorsqu'il viendra dans la gloire de son Père avec les Anges saints." (Marc, 8, 38).

Prêtres, religieux, religieuses, doivent être toujours des témoins dignes du Christ. Dans leur vêtement et leur comportement extérieur, ils doivent dominer le respect humain. Ils ne gagneront pas les âmes en se désacralisant. Car Notre-Seigneur leur a dit: "Vous êtes le sel de la terre; si le sel s'affadit, il sera foulé aux pieds" (Matt., 5, 13). Pour sauver notre peuple, il faut que prêtres et religieux deviennent des saints, tout comme S. François de Sales, S. Vincent de Paul, le S. Curé d'Arles, et nos saints du Canada: S. Jean de Brébeuf, Mgr de Laval, Marie de l'Incarnation, les Bses Marguerite Bourgeoys et Marguerite d'Youville. . .

GEORGES PANNETON,
prêtre.

J'AI REFLECHI. . .

UN MONDE FOU . . . FOU . . . FOU . . .

De passage à l'hôpital récemment, afin d'y subir une chirurgie, un spectacle s'offrit à moi. . . que jamais le petit écran de la télé nous livre aussi généreusement !

Certes, la journée préparatoire à la "chose", en est une d'anxiété intense, lourde d'examen; puis vient le jour. . . puis vient la "chose"! Après une anesthésie générale de trois heures qui nous laisse anéantie, douloureuse et pantelante; après une nuit de demi-somnolence, vient la résurrection. Enfin, le matin se lève. Je promène les yeux autour de moi (histoire de me distraire), et et voici le théâtre qui s'offre à ma vue. . .

Ma voisine de lit, du tendre nom de "Ladouceur", jolie célibataire de trente-neuf ans, est en prière intensive à Saint-Jude, (dit l'avocat des causes désespérées) pour obtenir un mari.

A l'angle opposé, une carmélite en méditation, fait porte-close, offusquée par toutes ces mondanités. (O mysticisme, quand tu nous tiens !)

Mais j'arrive au clou du désordre, le plus fou-fou que l'on puisse voir. . . Deux jeunes femmes de médecins voltigent dans les corridors. . . portant faux-cils et postiches, arborant de multiples lingerie fines et luxueuses, telles des "soeurs-volantes" poursuivant des hommes à charmer. . . Elles y réussirent si bien, qu'entre deux interventions, elles attrapèrent trois flirts !! Elles avaient de la technique ! Une cour assidue s'ensuivit: fleurs, bonbons ardents baise-main. Ces petites dames-poupées avaient pourtant

enfants et époux, mais surtout une fulgurante vie sociale, avec carnet-mondain qui tenait l'appareil téléphonique en perpétuel "feu-rouge".

Ah ! j'oubliais de vous dire que ces petites dames subissaient une chirurgie de la plus haute fantaisie dont, par pudeur, je vous tairai le nom. . . Finalement les légitimes époux arrivèrent comme il se doit, et leurs gâteries rentrèrent bon numéro 4. Ces médecins me furent présentés: froids, hautains et snobs, et pour cause. . .

Etant la cadette de ce pavillon, on s'étant plu à me choyer de part et d'autre, malgré les nombreux jeux du Hasard et de l'Amour entre médecins et infirmières.

Vraiment le milieu hospitalier est une tranche de vie qui mérite d'être vécue; on y constate ce que la légèreté peut accumuler de fausses situations. Ce milieu, dit de la souffrance, en est un où il se joue des comédies aussi stupéfiantes que chez les bien-portants. . .

Vous pensez bien que je fus prise de profondes réflexions. A quoi peut bien rêver un jeune coeur de dix-huit ans qui souffre et s'ennuie. J'aurais eu besoin d'un certain regard, de bras réconfortants m'entourant. . . Tant il est vrai que là. . . où l'on demeure le plus vulnérable c'est précisément le plus "fin bout du coeur", celui-là même qu'on ne parvient jamais à raccommo-der...!

A bientôt, je cours au cegep afin de rattraper le temps perdu et, surtout, y faire ma convalescence. . .

C. L.

Il y a cent ans la rencontre de Stanley et de Livingstone

En 1871, l'Angleterre s'inquiète de n'avoir plus de nouvelles, depuis trois ans, de l'illustre explorateur Livingstone. C'est alors que le propriétaire du *New York Herald* dépêcha à sa recherche le reporter Stanley. Leur rencontre est demeurée célèbre comme le rapporte l'ouvrage *Le Monde autour de 1871* (Collection Monde et Histoire, chez Larousse):

"Le 10 novembre 1871, après huit mois d'un voyage affreusement pénible, Stanley découvre enfin "l'immense nappe d'argent bruni miroitant sous un vaste dais d'un bleu limpide. . ." La bannière étoilée claqua au vent et Stanley s'arrête, salue et pousse un cri répété par tous ses compagnons: « Hourrah, Tanganyika ! » Ce cri est suivi d'un feu de salve qui, loin d'effrayer les habitants d'Oudjidji, les fait accourir au-devant des voyageurs. Sur la place du village, un grand Noir en robe blanche s'avance à la rencontre de Stanley et le salue avec le plus pur accent d'Oxford: « Good morning, sir »

Stanley s'approche et l'homme continue:

"Je m'appelle Souzi. Je suis au service du docteur Livingstone. . . — Le docteur est ici ? — Je le quitte à l'instant."

Stanley se sent submergé par une joie immense. Il a réussi ! Il voudrait pouvoir crier, chanter, danser. . . Et soudain un homme sort de la case, un Blanc. Derrière Stanley, une voix murmure: « Voilà le docteur. . . il est très vieux ».

Le « marabout blanc » n'a que cinquante-huit ans, mais il paraît effectivement très vieux. Il est vêtu d'un pantalon gris, d'un petit pa-

letot rouge et d'une casquette bleue ornée d'un galon d'or fané. Alors, par timidité, par pudeur, Stanley s'approche d'un air dégagé et demande cérémonieusement:

"Le docteur Livingstone, je suppose ? — Lui-même", répond le vieil homme en souriant avec bienveillance.

Les deux hommes échangent une poignée de main protocolaire.

"Je remercie Dieu, déclare Stanley, de m'avoir permis de vous rencontrer. — Et moi, riposte Livingstone, d'avoir permis que je sois là pour vous recevoir."

LE BIEN PUBLIC

1563, rue Royale, Trois-Rivières
1-819-378-8404

Abonnement : \$3. par année



En potinant

Nouveaux noms, vieilles défroques

Décidément, la tradition se porte mal. Il ne fait pas bon s'éprendre de ce que le passé a légué. Tout doit être repensé, comme l'on dit pompeusement pour cacher une absence flagrante de pensée personnelle. Plus exactement, on s'occupe de tout replâtrer, de façon que les vieilles façades sans style arborent un soudain air de jeunesse.

C'est dans cet esprit qu'Unité - Québec, appellation insignifiante, a remplacé l'Union Nationale, le plus beau nom qu'un parti québécois ait jamais porté. C'est encore dans cette perspective de faux renouvellement que la Fédération libérale du Québec sera désormais connue sous le nom moins pompeux de "Parti libéral du Québec". Dans ce dernier cas, il y a progrès. D'autant plus que, dans le contexte actuel de la politique, les libéraux du Québec tendent à s'identifier clairement, à séparer leur cause de celle des libéraux d'Ottawa qui, eux, s'acheminent vers des difficultés.

Que nos vieux partis routiniers et embourgeoisés changent de nom, si cela les amuse. Nous pensons, nous, qu'ils devraient surtout changer d'esprit, de principes, de signification politique. Ils se contentent encore du même

bouillon de culture que celui des partis ultras, au temps de la reine Victoria.

Frère loup

Le loup est en voie d'extinction. Tout récemment, un beau et touchant documentaire de Radio-Canada nous l'apprenait. C'est l'animal que l'on chasse et que l'on tue avec le plus de satisfaction depuis toujours. Le Québécois ne donne pas sa place quand il sagit de tuer, non pas par nécessité de subsistance, mais par simple plaisir. Depuis des générations, la 303 ou le gros douze se sont attaqués à tout ce qui bouge en forêt et leurs ravages ne se comptent plus. On s'est toujours fait un point d'honneur de décerner, ou à tout le moins de diminuer le cheptel de nos forêts, de sorte que plusieurs espèces connues de nos grands-pères sont aujourd'hui disparues. L'animal que l'on tue avec le plus de joie sadique, c'est bien le loup sur lequel l'imbécilité populaire accumule simplismes et préjugés.

La chasse au loup, au lieu d'être freinée, comme celle de la plupart des "bêtes sauvages", est, au contraire encouragée et récompensée par un système ignoble de primes qui sent le petit patronage et son fagot politique.

L'autre jour, dans un film par ailleurs fort beau sur les plaisirs du camping d'hiver, les délicats ont eu le déplaisir d'assister au traditionnel coup de feu du chasseur amateur sur la souple fourrure d'un loup splendide. Et le commentateur qui accompagnait cette scène cruelle et banale à la fois était sombremenent idiot. Dommage que les publicistes de l'Hydro-Québec ne se soient pas avisés de la vulgarité de cette séquence qui devient un lieu commun pour nos cinéastes de nature.

M. David Lewis et le nationalisme québécois

Nous avons déjà écrit que M. David Lewis est un bon politicien qui, instinctivement, se détourne des formules impopulaires. S'il tient le coup un certain temps, il ne nous surprendrait pas de le voir un jour premier ministre du Canada, car, sachant où s'arrête la liberté de penser pour laisser place au conformisme, il possède beaucoup des qualités qui font le chef d'état.

M. David Lewis aime sincèrement le Québec. Il l'a prouvé par ses déclarations pendant la première crise d'octobre, celle qui nous valut ce curieux brelan de mesures de guerre que le NPD fut l'un des premiers à dénoncer.

Depuis, M. David Lewis a accédé à la présidence Nationale du N.P.D. A ce titre, il cultive des espoirs qu'un sain opportunisme est susceptible de mousser. Connaissant les positions du Canada anglais, par rapport au nationalisme québécois, il a tenu récemment à réaffirmer, qu'advenant l'arrivée de son parti au pouvoir, il se garderait bien d'accorder au Québec un statut particulier.

Aucun parti fédéraliste n'est d'ailleurs favorable à cette autonomie de moyens que le Québec juge nécessaire à la survie de son identité et de sa culture. Si le salut doit venir pour nous, c'est qu'il est déjà en nous-mêmes et non dans les officines des partis fédéraux.

M. Raymond Laliberté, un nationaliste sincère doublé d'un socialiste convaincu, a bien compris cette vérité première de la politique canadienne à l'égard du Québec. C'est pourquoi, même s'il appuie sans réserve l'ensemble des théories socio-économiques du N. P. D., il a tenu à désavouer l'attitude conformiste prise par son chef national au chapitre de la centralisation et du multiculturalisme.

BABEL AUTOUR LE TEMPS QU'IL FAIT

Pour connaître en termes savants le temps qu'il fait les Presses universitaires McGill - Queen publient un ouvrage de référence sous le titre "Standard Dictionary of Meteorological Sciences" préparé par Gérard Proulx, directeur des divisions scientifiques et techniques du Secrétariat d'Etat,

à Ottawa. Ce dictionnaire contient cca 20.000 ! termes anglais et autant de français. C'est p. ex. l'instrumentation spéciale moderne qui exigea un nouveau langage. . .

(d'après un communiqué de la revue de Hydro-Québec, intitulée FORCES; no 15, p. 26.)

AVIS PUBLIC

1258-CS
Canada
Province de Québec
District de Trois-Rivières, P.Q.

F. 1220-CS
Canada,
Province of Québec,
District of Trois-Rivières

COUR SUPERIEURE

No. 34609

SUPERIOR COURT

PAULINE BERGERON, épouse
commune de biens d'Alide Doyon,
328, St-François-Xavier,
cité et district de Trois-Rivières,
No 34609

PAULINE BERGERON, wife as
to property of Alide Doyon,
328, St-François-Xavier Street,
City and District of Trois-Rivières,
Plaintiff

demandeur
Vs

Plaintiff
Vs

ALIDE DOYON, anciennement
du 318, rue St-Georges,
cité et district de Trois-Rivières
et maintenant de lieux inconnus,
défendeur

ALIDE DOYON, formerly of
318, St-Georges Street, City
and District of Trois-Rivières
and now from unknown places,
Defendant

ORDONNANCE

Il est, par les présentes, ordonné au (x) défendeur(s) de comparaître personnellement ou par le ministère de son (leur) procureur, au Greffe de la Cour Supérieure du district de Trois-Rivières, et ce, dans un délai de UN MOIS à compter de la première publication du présent ordre dans: le journal "Le Bien Public" de Trois-Rivières, en anglais et en français.

IT IS ORDERED to Defendant to appear within one month, at the office of the superior Court where a copy of the writ and declaration has been left for him.

Prothonotarys Office
Trois-Rivières, this 3rd day of
November 1971.

Paul-Emile Marchand,
Prothonotary, S.C.
District of Trois-Rivières,
Me Richard Rioux,
Attorney for petitioner.

Prenez AVIS qu'une copie du bref et de la déclaration a été déposée au dit Greffe à votre intention.

BUREAU DU PROTONOTAIRE,
Trois-Rivières, le 3 novembre 1971.

Paul-Emile Marchand,
Protonotaire, C.S.

Me Richard Rioux,
Procureur de la requérante.

POUR VOS ASSURANCES

- Automobile
- Accidents
- Responsabilité
- Incendie

RICHARD BERGERON
Courtier en Assurance

Tél.: 375-2655
573, rue Bonaventure
Trois-Rivières

RENÉ DE COTRET, ST-ARNAUD & CIE

Comptables agréés

André Saint-Arnaud, C.A.
Paul René de Cotret, C.A.

857, rue St-Pierre
Case postale 1464
Tél.: 378-4831

C. M.

CHLN 55



LA STATION JEUNE ADULTE - À VOTRE SERVICE

24 HEURES PAR JOUR L'ANNEE DURANT

• Découpez et adressez à :
Le Bien Public, 1563 rue Royale,
Trois-Rivières.

Il n'en coûte que \$3. pour s'abonner à notre journal.

VEUILLEZ ADRESSER
LE BIEN PUBLIC POUR UN AN À

- Paiement inclus.
- Paiement sur facture.
- C'est un renouvellement.
- C'est un abonnement-cadeau au destinataire dont les noms et adresse apparaissent ci-dessous, suivis de mes propres noms et adresse.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

(vos noms et adresse s'il s'agit d'un abonnement-cadeau)



A L'OUVERTURE DES SALLES DE RÉCEPTION DU RESTAURANT "LE CENTURION"

Parmi les nombreuses personnalités qui ont tenu à assister à l'ouverture des nouvelles salles de réception du restaurant "Le Centurion", nous notons M. Charles Laforte, marchand bien connu et président de l'Association du Carré des Forges, ainsi que la publicitaire et agent d'affaires du même organisme, Mme Lise Leblanc, ainsi que M. Marcel St-Laurent que l'on reconnaît, à droite de la photo. On sait que M. St-Laurent est l'un des patrons de l'établissement populaire de la Place de l'Hôtel de Ville.



Le succès du restaurant "Le Centurion" est sans doute dû à une administration bien rodée, ce qui vaut à sa distinguée clientèle un service de tout premier ordre, un accueil charmant et une table impeccable. Le mérite de tout ceci revient aux responsables de cette administration, de gauche à droite: M. Yves Vaillancourt, gérant; Mlle Louise Grignon, secrétaire exécutrice; M. Marcel St-Laurent, le principal actionnaire du restaurant "Le Centurion".

Rejoignez-vous au Club Mauricien de Céramique Enr.

TEL.: 376-3417
1525, RUE LAVIOLETTE
TROIS-RIVIÈRES, QUE.

Atelier libre
6 jours par semaine
Après-midi et soir
2 à 5 h. et 7 à 10 h.

JE VOUS PROPOSE DE

VISITER NOS MAISONS MODELES

DOMAINES du PARC

CLAUDE GLAJOIE
COURTIER CONSTRUCTEUR

78, RUE DE L'ARMÉE CAP DE LA MADELEINE
TEL. 374-8478 TEL. 374-1188
Représentant: Réginald Wignault Tel. 374-2043

SOIRÉE DE THÉÂTRE au CAPITOL

le 30 novembre à 8h.30 p.m.

"LE QUEBECOÏ"

Comédie: Parole et musique en collaboration avec Georges Dor. Par la troupe permanente du Théâtre Populaire du Québec.

Billets: Chez Pollack - 375-5088

\$2.00 \$3.00 \$4.00

la plus importante société de fiducie canadienne - française

TRUST GÉNÉRAL DU CANADA

SERVICES FIDUCIAIRES COMPLETS

Edifice Place Royale, Trois-Rivières
Tél.: 378-4875

CO-OP RADIO TAXIS **378-5444** CO-OP RADIO TAXIS **378-5444** CO-OP RADIO TAXIS **378-5444** CO-OP RADIO TAXIS **378-5444**

8e ANNIVERSAIRE

Le 20 novembre 1963 naissait à Trois-Rivières, une nouvelle organisation de taxis, qui porterait le nom de: Taxis Co-op de Trois-Rivières Association Coopérative.

Jamais dans l'histoire du taxi à Trois-Rivières, nous n'avons vu une organisation prendre autant d'importance, dans un temps aussi court. Nous avons groupé la plus importante flotte de voitures-taxis, et le plus grand nombre de propriétaires de taxis.

Taxis Co-Op est fier de sa réussite, qu'elle doit à toute la population qui n'a cessé de lui faire confiance, et elle vous dit un grand merci, "le merci de la coopération".

La confiance que la population lui témoigne, lui a permis d'associer Taxis Co-op aux grandes réalisations que Trois-Rivières a connues depuis les huit dernières années.

Comme la population se plaît si bien à dire, à Trois-Rivières c'est Co-op. La seule, l'unique, la vraie, l'association Coopérative c'est Taxis Co-op de Trois-Rivières, Association Coopérative.

1963 378-5444	1964 378-5444	1965 378-5444	1966 378-5444	1967 378-5444	1968 378-5444
	1969 378-5444	1970 378-5444	1971 378-5444		

BERNARD ST-ARNAULD, gérant.

CO-OP RADIO TAXIS **378-5444** CO-OP RADIO TAXIS **378-5444** CO-OP RADIO TAXIS **378-5444** CO-OP RADIO TAXIS **378-5444**